

lait plus aller ? N'a-t-il pas planté sur nos rives le drapeau conservateur d'Albion pour nous servir de digue contre ce torrent du libéralisme qui inondait le monde ?

Il est vrai que l'Angleterre était dans les mains de la Providence un instrument aveugle, et que nous ne devons pas être reconnaissants envers elle pour ce bienfait involontaire ; mais il nous faut reconnaître pourtant que la Grande-Bretagne a plus aidé aux progrès matériels de cette contrée que nous ne l'avons fait. De nombreux colons de cet empire britannique, de l'Irlande, surtout de l'Écosse, viennent encore chaque année augmenter la population des villes, défricher les champs, planter les piquets de leurs cabanes sur un sol autrefois désert. L'industrie anglaise a donné l'essor aux Canadiens, et les capitaux anglais ont vivifié le commerce.

L'Angleterre, sans doute, avait d'autres desseins, et la nationalité française n'était pas ce qu'elle voulait conserver ; mais ses tentatives d'anglicisation furent vaines. Comme la nationalité juive que toutes les rigueurs de la captivité n'ont jamais pu détruire, l'élément français a toujours survécu malgré les flots envahisseurs de l'élément britannique ; et aujourd'hui, les deux races rivales, séparées en Europe par le détroit, se trouvent ici face à face en contact journalier sur le même sol, et conservent les mêmes instincts particuliers, les mêmes défiances, les mêmes antipathies. L'une a pour elle l'autorité de son drapeau, de son gouvernement ; l'autre, la force numérique et ses anciens droits de possession. La race anglaise est plus active, plus entreprenante ; la race française, mieux ancrée dans le sol. Toutes deux vivent à la fois sans se confondre, comme deux fleuves qui se rejoignent sans perdre la couleur distincte de leurs eaux.

A les voir marcher en silence, sous la même bannière, et régler d'un ton amical leurs affaires, on pourrait les croire sincèrement unies. Mais d'un côté subsiste l'orgueil du torisme, et de l'autre le foyer de l'inquiète et ardente nature française. Tout à coup le foyer se rallume, ou l'orgueil éclate comme un ressort longtemps comprimé ; et il s'ensuit des collisions qui anéantissent en un instant le souvenir de plusieurs années de paix.

Enfin, ce qui, dans les calculs humains, devait anéantir la race française n'a été qu'une épreuve dont elle est sortie victorieuse, et n'a servi qu'à développer sa force et sa fécondité. L'union des deux Canadas, qui devait être son tombeau, n'a été qu'une arène glorieuse où l'enfant est devenu un homme.

Et quand ces frères de lait, devenus également forts, virent qu'ils s'épuisèrent en luttes inutiles, ils se donnèrent la main et contractèrent une alliance avec d'autres frères qui voulaient partager leurs destinées. La confédération fut une révolution, mais une révolution pacifique que les circonstances avaient rendue nécessaire.

L'horizon politique se trouva agrandi, et l'horizon français dissipa ses nuages. L'ancienne province de Québec, que les gouverneurs français avaient fondée, et que l'on croyait ensevelie pour jamais dans l'oubli le plus complet, se releva radieuse d'espérance et s'achemina librement vers l'accomplissement de ses destinées.

Telle a été la voie que nous avons suivie, et je ne crois pas me tromper en affirmant que notre race a pris ce développement graduel et bien conditionné qui fait les peuples grands. Pendant que les nations de l'Europe se livraient les guerres les plus sanglantes, nous marchions paisiblement à l'ombre du drapeau britannique, les bras tendus vers l'avenir.

Nous avons conservé notre langue, nos lois, nos institutions et la foi de nos pères. Notre population est libre, libre de cette bonne liberté qui permet tout le bien et qui proscribit le mal. Elle est plus religieuse que

toutes les autres nations du monde, et ses lèvres ne font qu'effleurer cette coupe du libéralisme qui a débordé en Europe et aux États-Unis. Plaise à Dieu qu'elle la repousse toujours loin d'elle !

Voilà ce que nous avons été et ce que nous sommes. C'est la Providence qui nous a placés dans ces conditions de vie, et c'est Elle qui nous préservera de la mort et nous permettra d'accomplir notre fin.

Qu'il me suffise, en terminant, de rappeler ici les paroles du P. Vimont, prononcées pendant la première messe qui fut célébrée dans l'île de Montréal, en présence d'une petite troupe d'une cinquantaine de personnes dont le chef était le Champenois Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve. "Ce que vous voyez ici, disait le bon Père, n'est qu'un grain de sénevé ; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, qu'il faut que le Ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre. Oui, je ne doute nullement que ce petit peuple ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie, et ne s'étende de toutes parts." — Espérons-le.

ANTHIME FORTIN,
Élève du Séminaire de Philosophie,
Montréal.

EXISTENCE DE DIEU

Quoique l'existence de Dieu soit évidente pour ceux qui veulent voir, il y a cependant des hommes qui osent la nier. Ainsi, demandez-leur : Qui a créé le monde ? Ils vous répondront avec un calme imperturbable : c'est le hasard. Quoi ! ce serait le hasard qui aurait donné aux fleurs ce coloris brillant qui en fait toute la beauté ? Comment ! ce serait le hasard, qui aurait couvert les petits oiseaux d'un duvet qui les protège si bien contre les intempéries de l'air ? Quoi ! ce serait le hasard, chose sans existence, par conséquent incapable de faire quoi que ce soit, qui aurait donné à l'homme cette âme intelligente et immortelle, qui lui fait discerner le bien du mal ?

Voici une preuve de ce que j'avance : Jésus avait prédit aux Juifs que le temple de Jérusalem ne serait pas rebâti ; quand on essaya de démentir cette prédiction, des tourbillons de feu sortirent des entrailles de la terre et dispersèrent les travailleurs. Comment soutiendrait-on que ces flammes se trouvaient par l'effet du hasard préparées pour empêcher ce travail ? Cela serait absurde.

Quand vous voyez quelque beau spécimen de l'art, votre première pensée n'est-elle pas que la main de l'homme a été pour quelque chose dans la construction de ce monument, que les matériaux nécessaires ne se sont pas placés d'eux-mêmes de manière à former un ensemble parfait, mais qu'ils l'ont été par un ouvrier habile qui a placé chaque partie symétriquement ?

Ainsi il a dû en être pour l'univers. Supposez que les étoiles auraient d'elles-mêmes été se placer dans le firmament, que le soleil aurait de lui-même éclairé successivement les deux hémisphères, que les plantes seraient sorties d'elles-mêmes de la terre : cela serait insoutenable.

Voilà autant de preuves que le monde n'existe pas seulement par l'effet du hasard, mais qu'il a fallu un Être supérieur pour le former. Cet Être supérieur existe donc.

Quoi que fassent les athées pour nier son existence, Dieu n'en continue pas moins à se manifester clairement dans ses œuvres à ceux qui ne sont pas aveuglés par les préjugés.

JOSEPH-A. GARON,
Élève d'Humanités.

LA "SAINTE-CATHERINE"

La voici enfin passée et chômée, cette fête traditionnelle de la "Sainte-Catherine", jour tant désiré des petits écoliers..... et des grands. Mais les désirs des premiers ne sont pas les mêmes que ceux des disciples d'Aristote : ils veulent quelque chose de moins abstrait. Donc, eu ce jour de leur fête, M.M. les Philosophes se sont fait un devoir de régaler tout le peuple écolier de ce doux mets qu'on appelle la tire. Ce fut pour accomplir l'impérieux devoir tracé par l'antique tradition que, j'andi dernier, on vit les deux classes de Philosophie (car nos confrères avaient eu la délicatesse d'inviter leurs aînés) prendre une route inaccoutumée et diriger leurs pas vers la ferme du Séminaire. Là nous attendaient, gueules béantes, sur de rouges fourneaux, de grandes marmites (presque des marmites de Papin). Elles furent aussitôt remplies de tire "en puissance" (langage scholastique !) ou, si vous aimez mieux, d'eau et de belle cassonade jaune. On confia le précieux dépôt aux soins vigilants de deux représentants élus par le Sénat ; puis on improvisa des jeux et de la musique. Les rires et les éclats de voix allèrent bon train.

La tire qui s'était d'abord montrée réfractaire à l'action du calorique, finit par laisser se développer dans son sein une effervescence incontrôlable. Elle fut enfin remise entre nos mains impatientes. Tous se devouèrent pour l'étirer. Alors, spectacle émouvant ! on la vit se tordre sous l'effort des mains vigoureuses ; et après que ses molécules eurent été convenablement dilatées, elle fut passée au fil de l'épée.

Hélas ! l'heure du retour sonna. Si nous avions pu, comme jadis Josué, arrêter le soleil dans sa course, nous l'aurions fait de grand cœur. Enfin, nous souhaitons un dernier adieu à la famille Morel et la remercions bien sincèrement de son exquise politesse et bienveillance à notre égard, et nous retournons à notre Alma Mater.

M.M. les Philosophes s'étaient chargés de nous dédommager à notre retour ; et ils le firent avec le plus grand succès, en interprétant une petite comédie "Michel Strogoff". Ils firent parfaitement ressortir les deux caractères, français et anglais. Le fils de la France et le fils d'Albion étaient d'abord rivaux jaloux et ennemis déclarés ; mais dans la suite on vit la gentillesse française fraterniser avec la générosité britannique.

Pendant ce temps, de nombreux plats de plus d'une variété de tire circulaient "tête haute" parmi les rangs. Ils eurent à subir de terribles assauts. Ajoutez à cela des chants, de la musique, etc., et vous aurez le programme d'une jolie petite soirée.

Enfin, après deux heures de charmante dis-